

CHAPITRE XIII.

Tournois.

Armes, amours, déduit, joie et plaisance,
Espoir, désir, souvenir, hardement,
Jeunesse, aussi manière et contenance,
Humble regard, trait (lancé) amoureuxment,
Gents corps, jolis, parés très-richement,
Aviser bien cette saison nouvelle,
Ce jour de may, cette grand'fête et belle,
Qui, par le roy, se fait à Saint-Denys;
A bien jouter gardez votre querelle,
Et vous serez honorés et chéris;
Car là sera la grand'beauté de France....

C'est par cette vive invitation qu'un poëte appelait les chevaliers au tournoi. D'avance on le publiait au loin. Les rois, hérauts et poursuivants d'armes visitaient les cours étrangères en grand appareil et faisaient savoir publiquement à tous chevaliers qu'en tel lieu et à tel jour la lice était ouverte à leur valeur avec sûreté d'aller et de revenir. Alors tout se mettait en mouvement, tout courait à ces fêtes qui réveillaient les sentiments les plus vifs au

cœur de l'homme, amour, amour de la gloire, vanité de paraître. Les prévoyants pouvaient partir aussitôt : leur équipage était prêt d'avance ; ils avaient, suivant le conseil d'un vieux chevalier, les armes riches et belles, la lance, l'écu, la cuirasse à l'épreuve, le cheval léger à la course, facile à manier, bien équipé de selle et de poitrail, etc. D'autres se préparaient à la hâte et partaient un peu plus tard : grande faute, car, dit le vieux mentor, les dames n'aiment point les galants qui ne sont pas toujours prêts à marcher à la guerre et aux tournois.

Enfin tous arrivaient dans la ville désignée pour la fête. Les hôtels et les hôtelleries se remplissaient de monde. Ce n'était que mouvement au dedans et au dehors. Le premier venu n'était pas admis sans examen dans ces réunions de guerriers d'élite combattant sous les yeux d'une élite de spectateurs. On excluait à peu près tous ceux que la loi d'aujourd'hui prive du droit d'élection. On excluait aussi dans l'origine tous ceux qui n'avaient pas huit quartiers de noblesse. Ce soin regardait les *juges diseurs* ou *maréchaux de camp*, présidents et magistrats du tournoi, choisis d'avance avec un soin minutieux, personnages considérables. Tout prétendant à la lice devait se présenter devant eux. Reconnu loyal chevalier, il remettait aux hérauts d'armes sa bannière et son écusson. Ceux-ci les

suspendaient aux fenêtres de l'hôtel principal, sur la place du tournoi, à celles des cloîtres et monastères voisins; ils les disposaient suivant le rang : en haut, ceux des riches hommes, des grands seigneurs; au-dessous, ceux des chevaliers bannerets; au-dessous encore, ceux des simples chevaliers, et de telle sorte qu'on vît tout de suite quels chevaliers combattaient sous tels bannerets, quels bannerets sous tel riche homme. On appelait cela *faire fenêtre*. Cette brillante exposition aux couleurs variées et aux emblèmes divers attirait aussitôt la curiosité des chevaliers et des dames. C'était le programme de la fête : on venait en foule examiner les écussons, reconnaître celui de tel ou tel chevalier, se faire expliquer par les poursuivants d'armes chargés de ce soin les armoiries et devises dont on n'avait point encore connaissance, et se faire nommer les chevaliers qui les portaient.

Si une dame avait à se plaindre d'un chevalier, elle touchait son écu et le signalait aux juges du tournoi. Ceux-ci examinaient le cas : le chevalier reconnu coupable était exclu. Il osait pourtant quelquefois se présenter dans la lice : car offenses envers les dames sont rarement offenses sans merci. On le chassait à coups de houssine; mais s'il implorait bien haut la merci des dames, et qu'il l'obtint, il était admis.

Cependant la lice se préparait : à grand renfort

de charpente, on construisait tout autour les *hours* ou échafauds avec une multitude de loges et de gradins; on leur donnait l'apparence de tours pour faire illusion, et l'on n'épargnait rien pour les orner; riches tapis, écussons, banderoles et bannières flottantes éblouissaient les yeux de mille couleurs. Le grand jour venu, le fragile et brillant édifice se remplit de nobles spectateurs: rois, reines, princesses, dames et damoiselles enchâssent l'éclat de leurs riches parures dans l'éclat des décorations de la lice. Parmi cette foule gracieuse il y a place pour les anciens chevaliers que la faiblesse de l'âge prive de combattre, mais que leur vaillance et leurs exploits passés rendent l'objet du même respect que les dames doivent à leur beauté. On se place: l'impatience est grande; il faut attendre que les juges et le roi d'armes aient préparé les combattants à bien faire par des exhortations, des avertissements; ils leur rappellent les règles du tournoi, ils leur font jurer de ne frapper ni d'estoc, ni au-dessous de la ceinture, ni le champion déheumé.

Enfin, tout étant prêt, les juges se rendent dans la tribune particulière disposée pour eux. Leur présence, qui annonce les combattants, répand l'émotion. Les fanfares du cortège approchent, et le roi d'armes paraît, sous sa belle cotte d'armes brodée aux armes de son maître. Derrière lui, deux à

deux, les hérauts d'armes avec des cottes semblables, mais moins riches; derrière encore, les poursuivants d'armes avec la cotte mi-tournée, les pans sur les bras, les fentes devant et derrière. Puis entrent les ménétriers; puis enfin les combattants, chaque seigneur devant ses bannerets, chaque banneret devant ses chevaliers. Ils entrent tous à cheval, d'un pas grave et lent; leur premier coup d'œil vole vers les échafauds où ils rencontrent « les clairs visages, les yeux vairs et rians et les doux regards attrayants des pucelles. »

Servants d'amour, regardez doucement,
Aux échafauds, anges de Paradis;
Lors jouterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorés et chéris.

Les yeux des beaux anges ne sont pas moins occupés, soit de l'éclat des armes, de la variété des cottes d'armes et des écus, de la belle prestance des cavaliers, soit de quelque recherche pleine d'intérêt: d'une chère devise, d'un heaume où se voit attaché la coiffe, le bracelet, l'écharpe, le nœud, le simple ruban donné en secret à titre d'*enseigne*, de *joyau*, de *faveur*, et que le chevalier doit défendre plus que sa vie. Ainsi des échafauds à la lice et de la lice aux échafauds volent rapidement prières, vœux, encouragements, promesses, muets serments; ainsi de cet olympe de belles femmes des-

cent sur les combattants l'inspiration amoureuse et guerrière.

Ils brûlent de combattre et, maîtrisant leurs destriers impatients comme eux, se rangent en haie derrière les deux cordes tendues dans l'arène. On voit alors, séparées par un espace libre et se mesurant des yeux, les deux troupes rivales dans une belle ordonnance : chaque banneret avec sa bannière portée derrière lui par un écuyer et entouré des autres écuyers et varlets, ceux-ci toutefois ne pouvant que parer et non porter des coups.

Le roi et les hérauts d'armes sont aussi dans la lice, près des barrières, pour bien juger les coups. « Soyez prêts à cordes couper, vous qui êtes à ce commis, » crie trois fois le roi d'armes. Quatre hommes, aux quatre bouts des cordes, se tiennent la hache levée. « Or ouez, or ouez, » continue le roi d'armes en s'adressant aux chevaliers, et il leur répète à haute voix les avertissements qu'ils ont déjà reçus, tant on veut que le tournoi demeure une lutte courtoise et loyale ! Enfin les juges donnent le signal, et le roi d'armes déchaîne les deux tempêtes avec ce cri : « Coupez cordes, et heurtez batailles quand vous voudrez. » Alors les cordes tombent, les chevaux s'élancent de part et d'autre, la terre tremble, un choc effroyable de fer et d'acier remplit de fracas toute l'enceinte, les lances volent

en éclats, les riches cottes d'armes se mêlent, se déchirent, les écus se heurtent, les bannières flottent et s'inclinent comme l'arbre au vent, la poussière enveloppe d'un nuage l'ardente mêlée d'où jaillissent des éclairs et du bruit. Mais les yeux exercés des hérauts d'armes, les yeux plus perçants encore des nobles dames et damoiselles savent bien sonder le nuage, reconnaître les prouesses, les beaux coups de lance, les vaillantes appertises d'armes. A merveille, braves chevaliers! Voilà qui est bien combattu. Les juges donnent le signal pour cesser le combat. Ils sont obéis à l'instant, car chacun les sait ici dépositaires non-seulement de l'autorité seigneuriale et militaire, mais encore de l'autorité vénérée des dames; et si, dans la mêlée, quelque chevalier se trouve, contre les règles, assailli par plusieurs autres, il suffit qu'ils abaissent, au bout d'une longue baguette, une coiffe de dame sur la tête du malheureux : devant ce palladium les coups sont suspendus, devant cet objet sacro-saint tout bras levé retombe inoffensif. Et voilà ce que pouvait alors le bonnet d'une dame!

Le vainqueur est sorti de la poussière et de la foule, les hérauts l'entourent, répètent son nom, lui font une grande *renommée* : « Honneur, ajoutent-ils, honneur au fils des preux! » Les ménétriers se pressent autour de lui : « Largesse! largesse! » Et il faut que le héros débourse, car toute gloire se

paye ; et plus il donne, plus ils crient, les marauds : la claque est éternelle. Les misérables s'abattent ensuite sur le champ de bataille, et tous les fragments d'armes ou d'étoffes, toutes les parcelles d'or ou d'argent détachées, dans le combat, des vêtements des chevaliers, leur appartiennent de droit.

Il fut aussi d'usage, et peut-être de meilleur goût, de ne pas proclamer le vainqueur dans la lice, mais, le combat fini, de se rendre aussitôt chacun dans son hôtel, pour laver la sueur, la poussière et le sang, dépouiller les vêtements déchirés, les armes faussées ou brisées, et revêtir quelque riche costume de fête. On se rendait ensuite à l'hôtel du seigneur qui donnait le tournoi. Ceux que l'on avait vus à cheval, la lance au poing, le heaume sur la tête, le corps et les membres emprisonnés dans la cotte de mailles, les cuissards et les brassards, reparaissaient, élégants gentilhommes ou splendides seigneurs, sous la soie ou le velours, sous le drap d'or ou d'argent. Le luxe oriental, rapporté des croisades et fécondé par la vanité française, s'étalait dans tout son éclat. Tantôt l'œil était ébloui par la variété, et tantôt frappé par l'uniformité des vêtements : ainsi dans tel tournoi mille chevaliers parurent portant des robes de soie pareilles, et reparurent le lendemain avec un autre costume uniforme et non moins magnifique. Tous

s'asseyaient à la table ronde disposée pour eux : ronde, soit en souvenir du roi Arthur, soit pour éviter toute dispute de préséance. Pendant qu'ils refaisaient leurs forces, les juges diseurs, le roi d'armes et deux chevaliers de leur choix s'occupaient de décerner le prix d'armes au plus digne. Ils écoutaient avec soin les rapports des hérauts, consultaient les princes, les vieux chevaliers, et même tous les chevaliers présents. Tous avaient vu, tous pouvaient donc porter témoignage, attester ou contester des exploits. Par cette large et consciencieuse enquête, on arrivait à désigner quelques noms, et parmi ceux-ci la grave commission choisissait enfin le vainqueur. Alors les juges allaient trouver, parmi les nobles dames, celle qui leur paraissait la plus digne de remettre le prix. Ce prix était quelque joyau précieux. Elle le prenait dans ses mains et, le tenant devant elle, se dirigeait lentement vers le vainqueur. Les juges, le roi d'armes et les chevaliers choisis la suivaient. Les fanfares et les cris d'allégresse éclataient; tous les regards se tournaient avec envie vers l'heureux patient, qui recevait modestement et le joyau et un doux baiser.

La fête s'achevait par le bal et les danses : le possesseur du prix d'armes, radieux, mais modeste, y rencontrait à chaque pas les hommages des chevaliers et des dames, les attentions et les soins du

prince ou du seigneur du lieu. Ceux qui en avaient approché le plus près, non point jaloux, mais un peu tristes peut-être, trouvaient dans la conversation de leur douce amie un autre prix qui les consolait.